

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

La Forêt Noire

Lallemand, Charles

Paris, 1866

V

[urn:nbn:de:bsz:31-244707](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-244707)

V

Emmanuel avait retenu Hermann à souper. Le cordial empressement du jeune maître de poste dans cette triste expédition avait touché le cœur du comte d'Orgaz. Vers la fin du repas, la conversation devint plus intime encore, et Emmanuel raconta à son invité une partie de sa vie, ses fréquents voyages à Paris, les fêtes, les éblouissements de la grande ville.

Les Allemands professent en théorie un dédain très-décidé pour les Français et les Parisiens en particulier; en attendant, ils aiment par-dessus toute chose qu'on leur parle de Paris, des excentricités de la vie parisienne, de ce tapage, de cette fièvre, et ils font sournoisement des économies pour venir en prendre leur part au plus tôt.

Hermann n'était point un maître de poste comme un autre. Il avait été étudiant à Heidelberg; il avait porté la *casquette rouge*, s'était battu en diverses occasions avec des casquettes d'une autre couleur que la sienne, comme tout bon étudiant doit le faire, et même il avait un instant songé à approfondir les arcanes de la jurisprudence allemande, arcanes formidables s'il en fut. Un jour — il y a de cela deux ans — il était venu passer les vacances à Neubach; il avait vu Claire, ses cheveux noirs, ses yeux de quinze ans, et il avait mieux aimé prendre la succession de son père, qui se retirait avec une honnête fortune, que de s'enfoncer plus avant dans le giron de l'Université heidelbergoise. Il écoutait avec avidité les récits d'Emmanuel.

— Je gage que vous ne voudriez pas partir avec moi, Hermann, disait le comte d'Orgaz.

— A vous dire vrai, je crois que je ne bougerai d'ici de ma vie; j'aime Neubach; je ne puis faire un pas hors de chez moi sans rencontrer des visages amis, des gens qui me font fête.

— Et puis aussi, mon cher Hermann, interrompit Emmanuel, quelque joli minois sans doute, quelque chevelure blonde qui vous tient au cœur. Vous avez raison, après tout; ne venez jamais à Paris! Les hommes — j'entends les hommes d'esprit — y ont de singulières fantaisies : ils aiment les femmes les plus maquillées et les plus bêtes, et une fois attachés à ces créatures, ils se laissent démolir des pieds à la tête. On les saccage, on les abrutit, et ils trouvent cela charmant; ils aiment à sentir la cravache et l'éperon, à être mâtés, humiliés, avilis; leur palais blasé ne trouve plus de goût qu'à ce vi-triol. Un beau jour ils sont ruinés ou hébétés, l'un et l'autre le plus souvent; ce jour-là ils s'engagent ou se font sauter la cervelle. Cela fait grand bruit et leur succession est mise aux enchères; elle monte souvent très-haut. Je vous raconte là des choses de l'autre monde, mon cher Hermann, et vous ne vous doutez guère, à Neubach, de ces tristes côtés de la comédie humaine. Eh bien! on retourne à Paris malgré tout; on s'y obstine, on s'y cramponne... Ah! laissons cela; je ne sais en vérité pourquoi je vous trouble la tête de toutes mes histoires.

La parole d'Emmanuel, pendant cette longue tirade, s'était singulièrement animée, bien qu'il affectât de conserver le sang-froid d'un chroniqueur désintéressé. Il était aisé de deviner sous cette diction brève, heurtée, un chagrin réel, un désordre profond de l'âme. Il se dit sans doute qu'il s'était livré plus qu'il n'eût voulu, car il essaya de faire causer Hermann sur sa vie, sur son passé, sur ses projets. Hermann s'y prêta de fort bonne grâce; puis, voyant que le visage de son hôte s'assombrissait de plus en plus, il se retira bientôt.

Il était environ huit heures. Emmanuel prit dans son portefeuille la lettre qu'il avait reçue la veille, et la lut tout entière avec une grande attention; un sourire amer contractait ses lèvres : « Suis-je assez stupide, s'écria-t-il tout-à-coup, et faut-il que j'aie placé si bas mon cœur! Voilà dix fois que je relis cette misérable lettre pour y chercher un mot vrai, une tendresse cachée! Rien! absolument rien! Elle me reproche maintenant de ne pas l'avoir amenée ici, comme si je pouvais l'associer à ce pèlerinage! Elle se plait à me frapper aux endroits sensibles, elle n'a de pénétration que pour en savoir le chemin. Il faut rompre, il faut en finir! » — Et il s'approcha précipitamment du secrétaire entr'ouvert.

Il avait à peine écrit quelques mots d'une main fiévreuse, qu'il s'arrêta: « Mais, bon Dieu! de quoi vais-je lui parler? Est-ce qu'elle m'écouterà, est-ce qu'elle lira seulement cette lettre? Fou que je suis! il n'y a qu'un mot à écrire sur cette page blanche : Adieu! et ce mot je ne l'écrirai pas! C'est honteux et c'est misérable! Ai-je du cœur? suis-je honnête? je n'en sais plus rien. »

Il griffonna à la hâte quelques mots, jeta la lettre dans son secrétaire, et se dirigea du côté de la chambre qu'avait occupée sa mère. Il ouvrit la croisée, s'assit sans lumière, et se laissa aller peu à peu aux douces sensations d'une brise presque moite. L'orage s'était tout à fait calmé et les étoiles scintillaient au ciel.

Tout-à-coup il crut entendre, dans une chambre peu éloignée, les sons d'un piano. Il se leva, se pencha sur l'appui de la fenêtre. De l'autre côté de la cour brillait une lumière; c'est de là que venaient les sons. Une main délicate joua une valse de Chopin, l'une de celles qu'il aimait. Cette musique un peu malade lui fit du bien, et il se prit à remercier l'ami inconnu qui venait à son aide.

Bientôt une voix de femme, douce, sonore, pénétrante, s'éleva dans la nuit; c'était une mélodie du pays, très-simple dans ses allures et d'une ineffable tristesse, comme tous ces chants primitifs du Nord.

Il en entendait distinctement les paroles, et ces paroles, bien naïves pourtant, lui apportaient une émotion inconnue :

Rose! nous allions au printemps
Quand soufflait la brise plus douce,
Nous asseoir là-bas sur la mousse,
Oublieux du monde et du temps.
Nous étions tout enfants encore,
Et cependant je m'en souviens :
Quand j'entendais ta voix sonore,
Mes regards plongeaient dans les tiens!

Et je me disais qu'à ton bras
J'étais l'heureux, j'étais le maître,
Et que nul n'avait pu connaître
De telles fiertés ici-bas!
Ta chanson, naïve musique
Que tu rencontrais par hasard,
Nous rappelait un beau cantique
Qu'on nous a chanté quelque part.

Comme elles tombaient sous nos mains,
Les pervenches, les églantines!
Et que de fêtes enfantines
S'éparpillaient sur nos chemins!
Quelles senteurs ils nous jetaient
Les lilas, les rosiers fleuris!
Quelles chansons elles chantaient
Les vieilles cloches du pays!

Hélas! qu'êtes-vous devenus
Parfums des premières années?
Dans les bois les fleurs sont fanées,
Et les cloches ne chantent plus.
Ton cœur a pris une autre route.
O ma Rose, et, depuis ce temps,
En vain j'appelle, en vain j'écoute...
Je pleure quand vient le printemps.

Ce dernier couplet, que la voix répéta deux fois, fit sur Emmanuel une impression profonde. En un instant, il avait oublié sa vie présente, ses inquiétudes, ses colères; il était retourné de quinze ans en

arrière, il était entré dans une atmosphère rafraichissante, il entendait murmurer en lui des voix qu'il croyait éteintes; une sorte de détente se fit dans tout son être et il se mit à pleurer comme un enfant.

Il releva bientôt la tête et se rapprocha de la fenêtre. La voix ne chantait plus et la lumière était éteinte. Il quitta lentement la chambre; son pas était plus ferme, son visage plus calme. « Sauriez-vous, maître Gomez, dit-il au vieux soldat, quelle est cette voix que j'ai entendue ce soir? — Ce ne peut être que celle de mademoiselle Claire, répondit Gomez. — Mademoiselle Claire? qui appelles-tu mademoiselle Claire? — La maîtresse de la maison, Monsieur le comte, une toute jeune fille. — Eh bien! cette jeune fille-là est une artiste, maître Gomez, et je crois, sur ma parole, que jamais musique ne m'a bouleversé de cette façon. »